

Patois et ancien français : (suite)

Autor(en): **Chessex, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **88 (1961)**

Heft 2

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-232205>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les dictionnaires français ignorent le verbe encoubler, encore si vivant chez nous. Encoubler, c'est d'abord entraver au sens propre ; c'est ensuite embarrasser, empêtrer dans des obstacles qui font trébucher ou tomber : il s'est encoublé dans les ronces. Puis, au figuré, embarrasser, entraver, retarder, ennuyer, importuner : « Celle-là au moins n'encoublait pas son homme. » (Alfred Cérésolle.) Encoubler est aussi très vivant dans les patois qui disent eincoblâ, encoblâ. Si le français moderne ne le connaît plus, il existait en ancien français sous les formes encoupler, encopler, acoubler.

Le vieux français *encroter* signifiait proprement cacher dans une *crote* (forme primitive de grotte), dans un trou, puis enterrer. Alors qu'il a disparu du français moderne, il vit toujours, inchangé, en Suisse romande, et dans nos patois sous la forme *eincrotâ*. « *Te voudrà dza bin pouéi m'eincrotâ* », disait une tante à son neveu, d'après Mme Odin (*Glossaire du patois de Blonay*). Quand, de Châtel-St-Denis, on monte au Moléson, on passe au Chalet Incrotâ (1395 m.), au pied ouest de Teysachaux.

En ancien français, on disait primitivement *enverser*, et non renverser. Ce dernier, que l'on voit apparaître au XIV^e siècle, finit, au XVI^e, par éliminer son prédécesseur. Dès lors, en France, *enverser* ne joue plus qu'un rôle effacé en technologie : façonner une étoffe en l'étirant. Mais en pays romand, *enverser* s'est maintenu aussi bien dans le français régional que dans les patois. Il est vrai qu'il n'y possède plus tout à fait pleinement son sens ancien de renverser, mais qu'il y signifie « tourner à l'envers » : *enverser* une manche, un gant, etc. Patois : *einversâ, einvessâ*.

En Suisse romande, le verbe « épancher », outre les acceptions figurant dans les dictionnaires français, possède quelques significations particulières, entre autres celles-ci : étendre l'herbe ou le foin pour les faire sécher, étendre du fumier, de la terre, etc. Il en est de même des verbes patois corres-

pondants : *épantsî, épantchî, épanchî*. Si, en français moderne, rien ne subsiste de ces acceptions-là, il n'en a pas toujours été ainsi, et Godefroy, dans son *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, a relevé les expressions suivantes : *espainchier les andains, espainchier les tarpières* (taupinières) *du pré*.

Au moyen âge, le verbe dérivé de *paor, poür* (peur), du latin *pavor*, avait plusieurs formes, selon les régions de France : *espaouer, espoerer, espeurer, espaorir*. Plus tard, ce mot disparut du français littéraire, mais, sous la forme moderne d'*épeurer*, il continua de vivre en province. Il fut employé entre autres par George Sand et André Theuriet. Enfin, au XIX^e siècle, par un curieux retour de fortune, faisant figure de néologisme, il reparut dans le français littéraire sous les formes suivantes : « *épeuré* », « *apeuré* », « *apeurer* ». Quant aux patois, qui ne l'ont jamais répudié, ils disent toujours *épouairî*, terme qui rappelle fort l'ancien français, notamment la forme *espoerer*.

On lit dans *Lè j'armalyi di Colombète* du regretté Fernand Ruffieux : *Ch'in van pè lè j'intzan erbâ*, ils s'en vont pâturer dans les champs. Et plus loin : *Ke lè tropi puéchan erbâ*, que les troupeaux puissent brouter. *Erbâ*, pâturer, brouter. Ce verbe existait en vieux français : *erber* y avait plusieurs acceptions, entre autres celle-ci : mener au pâturage.